



Grenoble, 10 Octobre 1875.

Jongkind

Jongkind et Grenoble

par Claude Roger-Marx

Nous sommes particulièrement heureux de publier l'article que nous adresse Claude Roger-Marx. Jongkind et son œuvre sont ici étudiés par un maître de la critique française.

Claude Roger-Marx connaît spécialement le beau sujet qu'il aborde pour les lecteurs de La Vie Alpine, et nous savons de plus qu'il va justement publier bientôt aux Editions Crès un livre sur Jongkind. C'est une très heureuse nouvelle qui réjouira, nous en sommes convaincus, tous nos lecteurs.

EN 1891, une famille française se charge d'apprendre au monde — ou plutôt aux habitants du petit village de La Côte Saint-André — qu'on ne verra plus marcher sur les routes, le chapeau défoncé, la chemise ouverte, enveloppé d'un vieux tricot, les souliers éculés, pareil à un marin, ou s'asseoir à la lisière d'un champ, chargé de son pliant et de sa boîte d'aquarelle, ce grand enfant aux yeux hagards. Et bien que jusqu'à son dernier jour Johan Barthold n'ait jamais cessé de parler un jargon où les douceurs de notre langage s'allient aux rudesses hollandaises, on a francisé, sur la lettre bordée de noir, les deux prénoms : Johan Barthold est devenu Jean-Baptiste. On n'a pas traduit le nom de famille, encore qu'il eût été charmant, puisque la France comptait déjà un peintre qui s'appelait Lenfant, Lenfant de Metz, d'appeler Jongkind Jean-Baptiste l'Enfant. Certes la France ne demandait qu'à adopter définitivement celui qu'on peut tenir comme le précurseur et l'égal, pour le moins, d'un Eugène

Boudin, d'un Claude Monet, mais nous savons trop ce qu'il doit aux admirables traditions de son pays, pour qu'il nous soit permis d'accepter cet honneur. Nous nous expliquons, néanmoins, comment, considéré par les uns comme un néerlandais, par les autres comme un français, Jongkind ait été méconnu si souvent et par la France, et par la Hollande.

*
**

Du plus loin que nous regardions agir Jongkind, c'est toujours, semble-t-il, au centre d'un paysage. Il apporte en naissant des yeux couleur d'azur, des yeux auxquels l'azur est nécessaire et dont rien n'altérera la limpidité. Enfant comme Verlaine, enfant comme Utrillo, il ne commettra que des fautes légères, des fautes contre lui-même et dont il n'est pas toujours responsable. Les traces de déséquilibre qu'on rencontre dans certains traits de son caractère semblent être le fait de l'hérédité, ce ne sont là d'ailleurs que des crises légères, de rapides bourrasques : le fond n'est pas atteint. Jongkind, à diverses reprises, est saisi par la maladie de la fugue ; il part sans laisser d'adresse, à brûle-pourpoint. Il imagine être persécuté par des ennemis qui empoisonnent sa nourriture ; parfois le vin lui monte à la tête ; il ne tient plus très droit sur la terre ferme.

Il fallait défendre cet innocent contre les pièges des villes. Une femme s'en chargea : Mme Fesser, celle qu'il appelait « son bon ange », l'accompagna à tra-



G. L. Manuel frères.

Claude Roger-Marx.

vers la France et le décida à finir ses jours dans le calme du Dauphiné où le plus merveilleux de son œuvre — ses aquarelles — l'accapara désormais tout entier. Ainsi s'écoula sa vieillesse, tout près de Grenoble. Le souffle qui vient de la montagne s'est purifié sur les neiges. L'air est vif : on sent pourtant le midi proche. L'eau des rivières est limpide et glacée ; de grands peupliers désignent le ciel. D'admirables couples de bœufs blancs marchent sur les routes, emblèmes du travail et de la sagesse. Une campagne d'un vert intense remplit les yeux de calme. Les Alpes sont assez lointaines pour ne pas suggérer des pensées d'orgueil et pour ne pas s'interposer comme un écran. C'est encore la vallée, douce, large, accompagnée d'un ciel où l'on s'embarque, la vallée fertile et familière qui remplace, pour Jongkind, la plaine natale.

Ainsi, de 1879 à 1891, mêlé de plus près aux saisons, tenant sur ses carnets un journal atmosphérique où les seuls événements d'importance sont joués par le vent, par la neige ou par le soleil, devenu, selon son expression, paysan dauphinois, Jongkind vit à La Côte-Saint-André, sans renoncer pourtant à de petits

séjours à Paris, où il a conservé un atelier, dans l'Avignonnais, en Provence, dans le Narbonnais, à Béziers, à Marseille, à Toulon.

Même dans cette retraite il est parfois repris par l'alcool ; il croit qu'on veut le guillotiner. Il se livre à des excès de table ; il dévore, à Grenoble, un canard tout entier. Puis il se remet au travail. A travers la campagne un agneau blanc le suit partout comme un porte-bonheur. Indifférent à ses succès de vente (Paris commence à rechercher ses toiles), l'idée de sa gloire future lui reste étrangère et l'argent lui importe peu. Il peint à l'huile, de temps à autre, mais, plus souvent, docile aux rythmes des saisons, il dessine sur des cahiers de toutes tailles, aussi heureux l'hiver que l'été, découvrant à deux pas de sa maison des thèmes nouveaux. Et c'est en plein travail qu'une attaque de paralysie le foudroie. Le 11 Février, des ouvriers et des paysans accompagnent sa dépouille mortelle et l'année 1891 n'est pas achevée que la bonne Mme Fesser vient s'étendre à ses côtés dans le petit cimetière du village dauphinois.

*
**

Il n'était pas besoin des quelques reproductions qui ornent ces pages pour montrer la puissance et le charme de son dessin que de remarquables expositions à Grenoble ont déjà fait admirer. La ligne droite, ce monstre, disait Delacroix, nous ne la rencontrons jamais ici, alors même qu'elle est chargée de délimiter l'horizon, car Jongkind n'hésite jamais à nous rappeler que la terre est ronde. Personne n'est plus naïvement arbitraire ; personne n'excelle à créer, pour traduire sa sensation, des contrastes ou des accords auxquels nul encore n'avait songé. Tantôt il réduit l'importance des objets accidentels et secondaires qui voudraient accaparer son regard pour aller droit au drame lumineux qui se joue dans le ciel. Là, au contraire, il souligne rigoureusement un repli de terrain, affirme un personnage dont le rythme commande la situation. Le sens extraordinaire qu'il a de la vie lui commande de mêler presque toujours l'Homme à la Nature (ce que si peu d'impressionnistes ont su faire). Et ce n'est pas seulement aux êtres, c'est aux plans mêmes qu'il communique une intensité d'expression et de mouvement incomparables. La terre, le ciel, participent à une action qui se déroule avec ampleur



Environs de Grenoble.

Jongkind.

jusqu'à l'horizon sans que nous en sentions les limites. La couleur est partout dans ce dessin impérieux qui par association, évoque toutes les sensations et jusqu'aux sensations thermiques. On a chaud, on a froid dans les paysages de Jongkind. Chacun de ses dessins, chacune de ses toiles avoue non seulement la saison, mais l'heure, mais l'instant. Cette transformation soudaine qu'apporte l'irruption d'un vent léger ou d'un rayon de soleil, se traduit aussitôt chez lui par une modification de la touche ou du trait qui se réchauffe ou se refroidit comme un épiderme. Voilà pour quelles raisons Jongkind dont la composition s'organise immédiatement avec des assises classiques, Jongkind aussi dessinateur qu'il est peintre dépasse encore la plupart des impressionnistes dont il est le précurseur.

*
**

Les aquarelles nous enchantent par cette vertu synthétique que nous notions déjà dans les eaux-fortes ou dans les dessins. Les masses colorées, charriant des parcelles de crayon ou de fusain, se gardent bien de recouvrir méthodiquement l'inscription première, visible encore à travers les rehauts. L'intime collaboration du trait et de la tache, la liberté qu'ils conservent l'un vis-à-vis de l'autre, voilà ce qui fait la beauté de ces aquarelles. Cette brusque alliance d'un dessin fiévreux, passionné, et d'une couleur à la fois si brusque et si tendre, si franche et si précieuse, est vraiment unique. Un accord plein de surprises et de nouveauté s'établit entre les tons les plus distants ou les plus proches. Le blanc même de la feuille se colore miraculeusement : tel ciel, par exemple, n'a pas besoin d'être rehaussé pour donner l'illusion d'avoir sa den-



Jongkind.

Grenoble.

sité, sa couleur propre. En regardant les aquarelles de Jongkind on songe au mot de Reynolds : « Cherchez la nacre et la fleur du pêcher ». Celles-ci sont radieuses comme un diamant ; celles-là ont l'orient de la perle et l'on s'étonne qu'aucun poète n'ait encore célébré ce bleu d'azur incomparable qu'on pourrait appeler le *bleu-Jongkind*, et qui tantôt règne inaltérable sur la mer et sur la campagne et tantôt se mêle de lilas, de violettes ou de safran. Cette intensité de la couleur, cette transfiguration involontaire, seul, peut-être, au XIX^e siècle, Delacroix sut l'exprimer. L'homme simple qu'était Jongkind rejoint le visionnaire. C'est à force de naturel et d'acuité qu'il arrive au surnaturel.

CLAUDE ROGER-MARX.



Jongkind.